Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 116 (1976)

Heft: 10

Artikel: Les conversations sur la limitation des armements stratégiques et l'inquiétant renforcement du potentiel stratégique de l'URSS

Autor: Brunner, Dominique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-650408

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les conversations sur la limitation des armements stratégiques et l'inquiétant renforcement du potentiel stratégique de l'URSS

Les SALT, Strategic Arms Limitation Talks, les conversations entre les Etats-Unis et l'Union soviétique portant sur une éventuelle limitation de leurs armements nucléaires stratégiques ont été engagées, comme on le sait, en novembre 1969 dans la capitale finlandaise. A cette phase dite exploratrice succéda à Vienne, d'avril à août 1970, une session où les négociateurs entrèrent dans le vif du sujet et où notamment le premier projet d'accord fut présenté par les Américains. Par la suite, les deux délégations se retrouvèrent à Helsinki où apparemment peu de progrès furent accomplis. Les travaux de la réunion de ce printemps, tenue à nouveau à Vienne, donnaient l'impression de s'être enlisés lorsque, le 20 mai, le président Nixon annonça, à la surprise générale, que les deux gouvernements étaient convenus « de se concentrer, cette année, sur l'élaboration d'un accord sur la limitation de la mise en place de systèmes de défense antiengins ». La déclaration commune ajoutait qu'ils s'étaient mis d'accord pour « s'entendre, en concluant un accord visant à limiter les ABM (Anti Ballistic Missiles), sur certaines mesures concernant la limitation d'armes stratégiques offensives ». Peu après, M. Nixon devait préciser que le règlement de la question des armes défensives pourrait prendre la forme d'un traité, tandis que, dans le domaine des armes offensives, on devrait, éventuellement, se contenter d'abord d'un simple arrangement prévoyant certaines limitations. Voilà où en étaient les choses lorsque les pourparlers reprirent, début juillet, à Helsinki.

Avant de nous livrer à l'examen de la phase actuelle des négociations, il est indispensable de rappeler la genèse des SALT, de dégager le contexte stratégique et son évolution depuis leur début et, enfin, de mettre en évidence l'enjeu de cette négociation.

La négociation la plus importante depuis 1945?

Si de nombreuses négociations sur les armes nucléaires ont précédé les SALT, c'est bien la première fois qu'un dialogue officiel, dûment

annoncé, soigneusement préparé et représentant l'aboutissement d'efforts prolongés a été engagé entre les deux Grands avec un but bien défini: ralentir la compétition en matière d'armements nucléaires, parvenir à une limitation de ces armements et créer ainsi les conditions nécessaires à des progrès en matière de désarmement. A cela s'ajoute que les deux Grands ont pris l'engagement, devant les autres nations, de « conduire de bonne foi des négociations sur des mesures efficaces visant à mettre fin à la course aux armements dans un avenir proche, et au désarmement nucléaire, ainsi que sur un traité sur le désarmement général et complet sous un contrôle international sévère et efficace ». Telle est en effet, la teneur de l'article VI du traité de non-prolifération nucléaire signé par les Etats-Unis, l'Union soviétique et la Grande-Bretagne le 1er juillet 1968. Ce sont des pays dépourvus d'armes nucléaires, mais en principe capables d'acquérir ces armes, qui ont forcé les nantis à prendre cet engagement, modeste d'ailleurs.[1]

Il est intéressant de noter que si le traité est finalement entré en vigueur en mars 1970 — près de deux ans après avoir été achevé — nombre de pays ne l'ont toujours pas ratifié. Il est fort possible que ces pays attendent un résultat des SALT avant de souscrire définitivement à ce traité.

Mais surtout, les deux puissances, notamment les USA, ont non seulement manifesté le désir de progresser sur la voie de la limitation des armements, ou de certains armements stratégiques, depuis la première moitié des années 60; ils ont noué des contacts en vue de telles négociations dont les plus importants semblent avoir été les conversations préliminaires (« talks about talks ») de l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou en 1967, lesquelles concernaient notamment la défense anti-engins, et les pourparlers conduits en marge des négociations sur le traité de non-prolifération qui devaient aboutir à l'annonce faite le 1er juillet 1968 par les chefs de gouvernement des deux Grands selon laquelle ils allaient bientôt amorcer les négociations prévues par le traité signé le même jour. En fait, celles-ci furent repoussées de plus d'un an en raison de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Russes et parce que l'administration républicaine, arrivée au pouvoir début 1969, voulut réexaminer la situation stratégique des USA avant de rencontrer les négociateurs russes.

[1] Voir notre analyse « Le Traité de non-prolifération nucléaire ou le désarmement des non-armés » dans RMS, octobre 1969.

Si les Américains ont éprouvé, dès 1963, [1] le besoin de rechercher une entente — tacite ou explicite — avec l'autre Grand en matière d'armes stratégiques défensives (ABM ou BMD, Ballistic Missile Defense) [2], c'est parce qu'ils étaient soucieux de conserver la stabilité du niveau nucléaire supérieur laquelle s'est progressivement établie aux cours des années soixante. Des développements technologiques apparaissaient possibles, qui semblaient susceptibles d'ébranler le fondement de cette stabilité, la capacité de riposte des deux Grands à une attaque nucléaire dirigée contre eux, donc l'invulnérabilité — relative — de leurs moyens de représailles, invulnérabilité au double sens de l'aptitude à survivre malgré une attaque contre-force adverse et de l'aptitude à franchir les défenses adverses après avoir subi cette première frappe. « Au début des années 60 », écrivait George W. Rathjens dans The future of the strategic arms race en 1969, « on espérait, bien qu'un encouragement réel de la part des Soviétiques eût fait défaut, qu'il y aurait, même si on ne pouvait pas prévoir la fin de la compétition entre Russes et Américains sur le plan nucléaire, au moins une période de stabilité laquelle commencerait vers la fin des années 60 et s'étendrait jusque dans les années 70 — la perpétuation du genre d'équilibre stratégique qui existe aujourd'hui. » Aux yeux des responsables américains, la mise au point de fusées antiengins, capables d'intercepter les fusées offensives, apparaissait comme le facteur déstabilisateur le plus grave. Or, les deux camps entreprenaient des efforts dans ce domaine. Les essais effectués en 1962-1963 par les Américains avec la fusée Nike-Zeus donnèrent de bons résultats: de 14 tirs devant intercepter des fusées intercontinentales, 10 furent couronnés de succès. Mais les radars disponibles à l'époque n'étaient pas en mesure de pourchasser plus d'un objectif, ce qui conduisit à la mise au point de phased array radars. « Toutefois, vers 1963, un nouveau type de radar avait été conçu lequel a, depuis, rendu ce problème insignifiant. »[3] Mais si les préparatifs en vue de la mise en place d'une défense antiengins efficace se poursuivaient du côté américain, développement des radars

[1] Voir la brillante analyse de D.G. Brennan dans Ballistic Missile Defense: Two Views, Adelphi Papers n° 43, The Institute for Strategic Studies, Londres 1967, où il est fait allusion à ce désir américain.

[2] Conformément à l'usage américain, nous comprenons ici par armes stratégiques les armes nucléaires — vecteurs et charges — capables de frapper des objectifs importants dans les territoires des deux Grands.

[3] Ian Smart, Assistant Director, The Institute for Strategic Studies, dans Adelphi Papers n° 63, 1969.

MSR et PAR, de la fusée Sprint pour l'interception à l'intérieur de l'atmosphère et, par la suite, de l'engin défensif Spartan d'une portée de quelque 700 km pour l'interception en dehors de celle-ci, ce furent les Soviétiques qui procédèrent à la mise sur pied d'une défense contre les engins balistiques. Après avoir commencé des travaux autour de Leningrad au cours de la première moitié de la dernière décennie, ils entreprirent la construction d'un ensemble dans les environs de la capitale soviétique, ce que M. McNamara devait révéler à l'opinion internationale en novembre 1966. Aujourd'hui, le système défensif soviétique opérationnel compte quatre ensembles comportant chacun 16 installations de lancement qui peuvent probablement être rechargées.

Ces 64 rampes de lancement pour fusées défensives du type Galosh [1] dont la portée est évaluée à quelque 360 km et les radars correspondants représentent la seule défense antiengins opérationnelle à l'heure actuelle.

Craintes injustifiées

La crainte qui avait habité les Américains que les Soviétiques ne réalisent une vaste défense contre les fusées balistiques qui, s'ajoutant à l'énorme effectif de l'URSS en chasseurs et fusées sol-air, donc à leur potentiel antiaérien qui est le plus puissant du monde, affaiblirait considérablement la capacité de pénétration des moyens de représailles américains, réduisant ainsi la crédibilité de leur menace de riposte en cas d'attaque nucléaire russe et, d'autant, leur dissuasion, ne s'est donc pas vérifiée. D'abord les Soviétiques se sont — pour des raisons qui nous échappent — abstenus d'exploiter leurs possibilités en matière de défense antiengins. Ensuite, et surtout, les Etats-Unis se sont efforcés de parer à une éventuelle défense antiengins soviétique très efficace en développant diverses sortes d'aides à la pénétration (penaids) allant d'attrapes entourant le véhicule de rentrée et présentant les mêmes dimensions au radar ennemi jusqu'aux ogives multiples transportées par une fusée (multiple warheads ou, plus exactement, multiple re-entry vehicles). Sous l'impulsion de M. McNamara le développement de deux nouveaux modèles

[1] Les engins défensifs Spartan et Galosh doivent mettre hors d'état de nuire les véhicules de rentrée adverses dans la dernière phase de la « mid-course phase » du vol de l'engin offensif, avant que ceux-là ne retombent dans l'atmosphère, principalement grâce à l'effet de rayons X « durs » libérés lors de l'explosion de la charge atomique qu'ils transportent.

d'engins balistiques, tous deux munis de MIRV (multiple independently targeted re-entry vehicles), Minuteman III, engin intercontinental protégé par enfouissement, et Poseidon, fusée tirée à partir de sous-marins, fut décidé et activement poursuivi, tandis que les fusées Minuteman II étaient équipées de penaids. On estimait pouvoir ainsi conserver une capacité de deuxième frappe suffisante, ceci notamment grâce à l'accroissement considérable du nombre d'ogives nucléaires dont on disposerait, lequel permettrait de saturer même une vaste défense que les Russes pourrraient posséder en 1972.

Mais tandis que le débat sur la défense antiengins s'élevait aux Etats-Unis et atteignait son paroxysme en 1969, les deux grandes puissances et plus particulièrement la Russie entreprenaient dans le domaine des armements stratégiques offensifs des efforts dont les conséquences pour la stabilité du niveau stratégique allaient se révéler potentiellement beaucoup plus graves que celles que l'on avait prêtées à l'effort de défense. Ce sont avant tout les perspectives inquiétantes ouvertes par la conjonction du renforcement numérique du potentiel offensif des Soviétiques à deux sortes d'innovations sur le plan technologique qui incitèrent les Américains à engager les SALT fin 1969.

Les fondements de la stabilité nucléaire

La stabilité du niveau nucléaire stratégique que nous avons évoquée ci-dessus — laquelle a marqué les deux tiers de la dernière décennie — tient à la capacité de riposte incontestable que détiennent les deux Grands. Comme le Général Beaufre l'a si clairement exposé dans l'ouvrage fondamental qu'est « Dissuasion et Stratégie », il faut que la menace de riposte devant dissuader l'adversaire de toute démarche agressive au niveau stratégique supérieur soit « la plus lourde possible pour l'agresseur, donc qu'elle prenne en otage les villes, les usines et plus généralement les ressources: la deuxième frappe doit donc être en priorité anti-ressources ». Aussi l'efficacité de la menace de riposte, c'est-à-dire de la dissuasion (défensive), ne dépend-elle pas seulement de l'invulnérabilité des instruments de représailles avant leur emploi et de leur capacité de pénétration ou, autrement dit, du rapport entre les potentiels offensifs et défensifs des deux puissances qui se font face: elle est également fonction de la vulnérabilité des territoires nationaux des duellistes.

Or, comme le démontre la table ci-dessous, la vulnérabilité des Etats-Unis est nettement plus grande que celle de l'Union soviétique:

RÉPARTITION DE LA POPULATION ET DU POTENTIEL INDUSTRIEL EN 1970

Ordre de succession selon le nombre d'habitants

Villes	EU population	EU industrie	URSS population	URSS industrie
	(en pour-cent de l'ensemble de la population et de l'industrie)			
10	25,1	33,1	8,3	25,0
50	42,0	55,0	20,0	40,0
100	48,0	65,0	25,0	50,0
200	55,0	75,0	34,0	62,0
400	60,0	82,0	40,0	72,0
1000	63,0	86,0	47,0	82,0

(Tiré du rapport du secrétaire à la défense, M. M. Laird, adressé au Comité des affaires militaires de la Chambre des représentants, mars 1970).

Quant à l'invulnérabilité des moyens stratégiques, les deux Grands ont cherché à se l'assurer essentiellement par les mêmes procédés. D'abord, ils se sont donné une panoplie composite: engins sol-sol (notamment ICBM); engins tirés à partir de submersibles à propulsion nucléaire (SLBM); bombardiers gros porteurs et fusées air-sol (ASM). Ainsi, le risque de voir le pouvoir dissuasif mis soudain en péril par une percée technologique obtenue dans un domaine est pratiquement écarté, des progrès décisifs simultanés sur les trois plans précités étant hautement improbables. A cela s'ajoutent les mesures de protection propres à chaque type d'arme: enfouissement pour les engins sol-sol intercontinentaux et réduction de leur vulnérabilité aux radiations nucléaires en vol; installation à bord de sous-marins dont la durée de plongée est pratiquement illimitée grâce à la propulsion nucléaire — la durée de plongée étant en fait limitée par la résistance psychique des équipages — possibilité de tirer les fusées lorsque le bâtiment est en plongée; enfin, maintien d'une partie considérable de la flotte de bombardiers en état

d'alerte pour pouvoir décoller avant l'arrivée des fusées adverses, équipement des avions en moyens électroniques et en leurres pour rendre plus difficile la détection par l'adversaire, et en fusées air-sol pour permettre aux appareils de rester en dehors du rayon d'action de la DCA.

Dans ces trois domaines — ICBM, SLBM et bombardiers gros porteurs — les Etats-Unis ont disposé de 1962 à 1967 d'une supériorité considérable, voire écrasante tant au point de vue quantitatif que qualitatif. Ainsi, en 1964 ils possédaient 654 ICBM, 336 SLBM Polaris et 1277 bombardiers stratégiques, tandis que l'Union soviétique n'avait en 1966, au dire de M. Laird, que 250 engins intercontinentaux opérationnels et que le nombre de ses bombardiers à grand rayon d'action est resté inchangé depuis les années 50. Mais à la suite de la chute de Krouchtchev le débat au sommet du parti sur la priorité en matière d'effort industriel — industrie lourde ou industrie légère — et en matière d'armement — forces terrestres ou forces stratégiques — semble avoir été tranché, pour ce qui est des armements, dans ce sens qu'on ferait effort tant sur les armes stratégiques que sur l'armement conventionnel. Tout en poursuivant la modernisation des ses forces terrestres et leur renforcement — M. Laird parlait, ce printemps, de 160 divisions soviétiques contre 140 dont il était question à l'époque de M. McNamara — l'URSS a entrepris un effort d'armement nucléaire que l'on doit qualifier de colossal: le nombre des fusées intercontinentales augmenta de 250 en 1966 à 570 en 1967, à 900 en 1968, à 1060 en 1969, pour atteindre, fin 1970, un effectif de 1440 engins.[1] Simultanément, les Russes mettaient au point des submersibles nucléaires comparables aux Polaris américains, c'est-à-dire dotés de 16 fusées dont le rayon d'action est toutefois inférieur à celui des Polaris A-3. Auparavant, ils ne détenaient que des sous-marins munis de deux ou trois fusées d'une portée relativement faible.

Grâce à cet effort — dont on ne peut apprécier la portée qu'en tenant compte du fait que le produit national brut de l'URSS s'élevait, en 1969, à 466 miliards de dollars, alors que celui des Etats-Unis était à la même époque de 932 milliards pour une population inférieure de 40 millions à celle de la Russie — les Soviétiques ont, au point de vue quantitatif, comblé le retard qu'ils avaient toujours accusé par rapport aux

[1] Selon les rapports de M. Laird de 1970 et 1971 devant le Comité des affaires militaires de la Chambre des représentants.

Etats-Unis au niveau nucléaire. Pour ce qui est des ICBM, des engins intercontinentaux, ils sont même nettement supérieurs à leur rival. Mais dans l'ensemble, les arsenaux stratégiques des deux Grands sont aujourd'hui dans un état d'équilibre. La table ci-dessous, tirée du rapport de M. Laird du 9 mars 1971 [1], en témoigne:

Forces stratégiques

	30.12.70 URSS	USA	URSS	mi-71 USA
ICBM (engins intercontinentaux)	1440	1054	1500	1054
SLBM (tubes de lancement pour engins tirés à partir de sous-marins)	350	656	400	656
Bombardiers lourds	195	517	175-195	569
Total des charges nucléaires transportables				
Armes [2]	1800	4000	2000	4600

Si des facteurs qualitatifs n'intervenaient pas, le rapport des forces que ces chiffres reflètent ne causerait pas d'inquiétudes particulières: Dans l'état actuel des choses, les deux puissances sont, à n'en pas douter, en mesure d'infliger en deuxième frappe à celui qui aurait frappé le premier des pertes intolérables. M. Laird s'inscrit, dans le rapport cité, en faux contre les Cassandres qui tentent de nous faire croire que les USA ont perdu leur capacité de riposte et, de ce fait, leur pouvoir dissuasif au niveau nucléaire. « De récentes analyses de l'efficacité des forces stratégiques indiquent que les forces stratégiques prévues devraient continuer d'assurer une dissuasion adéquate pour un avenir proche. Nous disposons de forces de représailles capables de survivre et auxquelles nous pouvons faire confiance, et leur capacité de riposte ne peut pas être mise en question par une attaque nucléaire. »

[1] Statement of Secretary of Defense Melvin R. Laird before the House Armed Services Committee on the FY 1972-1976 Defense Program and the 1972 Defense Budget.
[2] Ce qui signifie ogives ou bombes nucléaires.

Mais, et nous entrons maintenant dans le vif du sujet des SALT, des progrès qualitatifs ont été faits, ou se dessinent dans les deux camps, qui sont susceptibles d'ébranler la stabilité nucléaire ou qui rendraient nécessaires de nouveaux efforts d'armement très onéreux.

Nous avons exposé quels étaient les progrès accomplis sur le plan défensif. Contrairement à ce que le débat américain pourrait suggérer, ce ne sont toutefois pas eux qui menaceront, dans un avenir prévisible, la stabilité nucléaire. Le danger provient de la précision accrue des nouveaux engins balistiques et de la mise au point et de l'introduction de MIRV, donc de la possibilité d'engager avec une fusée plusieurs charges nucléaires, capables d'atteindre des objectifs séparés les uns des autres par des dizaines de kilomètres.

Le facteur le plus important réside dans la réduction de la Circular Error Probable (CEP), par quoi il faut entendre le rayon du cercle à l'intérieur duquel 50% des charges nucléaires des engins s'abattraient. S'il s'agit de détruire un silo de fusée, la précision de l'engin offensif est beaucoup plus importante que la puissance de sa charge. « En gros, pour de tels objectifs, améliorer la précision par un facteur d'un peu plus que 2 équivaut à multiplier la puissance de la charge par 10...[1] » Alors qu'une charge d'une mégatonne, comme celles des engins Minuteman I ou des engins constituant le gros de l'arsenal soviétique, les SS-11, a, avec une CEP de 0,5 mille marin une probabilité de 30% de créer la pression nécessaire pour détruire un engin adverse enfoui [2], cette probabilité de destruction s'élève à quelque 80% si la CEP est réduite à 0,25 mille marin. Cette précision correspond à celle de la fusée intercontinentale sol-sol américaine Minuteman III dont une centaine est désormais en service. Equipé comme la Minuteman II d'une charge de 2 mégatonnes, ce nouvel engin constituerait une menace assez grave pour les silos de fusées soviétiques. Mais les Américains se sont sciemment abstenus de mettre à profit l'avantage que leur confère la précision de leurs engins en vue d'acquérir une capacité contre-force: La Minuteman III est dotée de MIRV, de trois véhicules de rentrée indépendants de quelque 200 kilotonnes chacun dont la probabilité de détruire un silo n'est que de 40%. Quant à l'engin Poseidon, qui prend désormais la relève des Polaris

[1] Déclaration de M. Albert Wohlstetter du 1er mai 1969 devant le Comité des affaires militaires du Sénat.

[2] Les silos américains — et vraisemblablement aussi ceux des Russes — peuvent résister à une pression maximale de 300 livres par inch² (1 inch = 2,54 cm).

sur 31 des 41 submersibles à propulsion nucléaire, son système de rentrée Mark 3 comprend non moins de 10 charges d'une puissance de quelque 50 kilotonnes chacune. Mais dans ce cas également, la combinaison précision — puissance des charges nucléaires ne suscite pas de danger pour les fusées soviétiques enfouies. Bien que disposant de fusées plus précises, et bien qu'ils aient des MIRV très efficaces, les USA ne menacent nullement la capacité de riposte soviétique par ces nouvelles armes. Les programmes Minuteman III et Poseidon dont l'achèvement semble prévu pour 1974 ou 75 ont pour but d'assurer la capacité de riposte des Etats-Unis face à une menace soviétique grandissante. [1] Il est vrai que des travaux sont en cours lesquels pourraient conduire à une amélioration telle de la précision des véhicules de rentrée que même des petites charges comme celles des Poseidon pourraient menacer les silos adverses. Mais rien ne permet de dire s'ils aboutiront à des réalisations pratiques.

Les grosses fusées SS-9: danger principal

Les Soviétiques, en revanche, comptent aujourd'hui déjà dans leur arsenal offensif une arme qui est apparemment destinée à détruire les instruments de représailles américains « au gîte »: l'énorme fusée SS-9 que l'on estime dotée d'une charge de quelque 25 mégatonnes. Sa précision est évaluée en Occident à 0,8 — 0,5 mille marin. En améliorant sa précision à 0,25 mille marin et en l'équipant de trois véhicules de rentrée de 5 mégatonnes chacun comme ceux qui ont été expérimentés depuis 1968, les Soviétiques disposeraient là d'une arme capable d'éliminer la plupart des engins sol-sol américains: 420 SS-9 avec MIRV pourraient anéantir 95% des 1000 Minuteman. Or, l'effectif de SS-9 s'élève déjà à quelque 300 engins. Le nombre de 420 pourrait être atteint dans quelques années, la précision nettement améliorée jusque-là. « On estime que la précision des SS-9 pourrait être substantiellement améliorée d'ici 1975/76. Avec cette précision accrue..., la force prévue de SS-9 soviétiques pourrait constituer à l'avenir une menace grave pour la capacité de survie de silos de Minuteman non défendus » (Melvin Laird).

[1] S'ils sont exécutés comme prévu, ces programmes et l'introduction des Short Range Attack Missiles (ASM) pour les bombardiers donneront aux EU en 1975 un total de quelque 11 000 charges nucléaires sur fusées et bombardiers; voir Strategic Survey 1969, The Institute for Strategic Studies, Londres.

Si on ajoute au potentiel contre-force que représentent les SS-9 — qui pourraient d'ailleurs être dotées, à une date ultérieure, d'un plus grand nombre de MIRV, par exemple 5 charges par fusée — les plus de 900 SS-11, quelque 200 engins SS-7 et SS-8, plus anciens, et, enfin, la flotte en rapide expansion de submersibles porte-engins, on mesure le risque pour la capacité de riposte américaine qui se dessine pour la deuxième moitié de cette décennie. On discerne, à ce sujet, deux éventualités: La plus grave consisterait en un accroissement numérique du potentiel offensif russe au rythme observé au cours des dernières années. Les Soviétiques pourraient ainsi disposer vers 1975 de plus de 2000 engins intercontinentaux et d'une force de submersibles nucléaires genre Polaris (bâtiments de la classe Y munis de SS-N-6) au moins comparable à la flotte de Polaris des USA. Une telle force et les progrès qualitatifs mentionnés ci-dessus constitueraient une menace très grave pour la portion de l'instrument de riposte américain stationné à terre. Seuls les sous-marins nucléaires Polaris/Poseidon conserveraient une invulnérabilité suffisante. Ces 41 sous-marins avec 656 fusées à portée intermédiaire — plus de la moitié des submersibles étant toujours en plongée — permettraient sans doute de prévenir une attaque contre le territoire américain. Mais la liberté d'action des Etats-Unis serait gravement entravée, leurs possibilités d'intervention au profit de l'Europe libre sévèrement limitées.

C'est pourquoi le gouvernement Nixon s'efforce de réaliser le système défensif Safeguard qui a pour mission de protéger — défense active — les emplacements de Minuteman et les bases de bombardiers, lesquelles sont menacées par les engins SS-N-6 tirés à partir de sous-marins soviétiques. Mais vu le rythme de déploiement prévu pour Safeguard — les trois premiers d'un total de 12 sites de Spartan/Sprint seront au plus tôt opérationnels début 1976 — une extension du potentiel offensif des Soviétiques de cette ampleur compromettrait la capacité de survie d'une grande partie des ICBM et des bombardiers américains dès 1974/75. Grâce au nombre accru de charges pouvant être engagées à cette époque — MIRV — les USA conserveraient vraisemblablement une capacité de riposte crédible. Mais, comme nous l'avons dit, leur situation stratégique serait très différente de ce qu'elle a été jusqu'ici, et ceci particulièrement au détriment de l'Europe.

L'autre éventualité, c'est que les Russes ralentissent ou arrêtent le

renforcement numérique de leur arsenal stratégique, mais exploitent les innovations décrites pour accroître son efficacité. Outre les SS-9, les SS-11 pourraient être munies de MIRV tout comme des engins tirés à partir de sous-marins pourraient en être équipés. Dans cette hypothèse, Safeguard demeurerait nécessaire, semble-t-il, mais le risque de dégradation du potentiel de riposte américain serait limité.

Ce ne seraient que les engins géants SS-9 qui feraient pencher — en raison de leur charge utile et des possibilités qui en résultent au point de vue charges multiples — la balance en faveur des Russes.

Les propositions avancées dans le cadre des SALT

L'éventualité que nous venons de décrire semble acceptable aux Etats-Unis, ils seraient, dans ce cas, même disposés à se contenter d'une défense antiengins très restreinte, à condition toutefois que l'effectif russe de SS-9 ne dépasse pas quelque 300 engins, nombre sans doute atteint aujourd'hui. En effet, le projet présenté fin juillet 1970 par la délégation américaine prévoyait en substance une limitation du nombre des armes stratégiques offensives et défensives que les deux Grands seraient autorisés à posséder. D'après diverses sources, les Américains ont proposé:

— de concéder à chacun un maximum de 1900 — 2000 vecteurs de portée intercontinentale, chaque puissance étant libre de décider de la composition de cet arsenal, plus ou moins d'ICBM, de SLBM ou de bombardiers

— de fixer une limite pour les grosses fusées genre SS-9, un maximum de 250 — 300 engins

— de geler les systèmes de défense antiengins à un niveau modeste, proche de l'ampleur actuelle du système soviétique, quelque 100 rampes de lancement d'ABM pouvant servir à protéger les deux capitales

— d'interdire toute mise en service d'ICBM mobiles (rail ou route).

Ce projet apparaît sensé, il se borne à des mesures qui peuvent être contrôlées par des moyens d'inspection unilatéraux (satellites, etc.) et n'empêche pas des améliorations qualitatives comme les MIRV. Mais son application créerait des conditions favorables à de futures limitations qualitatives. Ce serait en quelque sorte un premier pas, mais néanmoins le

progrès le plus important accompli en matière de limitation des armements depuis le début de la course aux armements nucléaires. Ajoutons que ce plan est plus avantageux pour les Soviétiques que pour les Américains. Ceux-là disposaient tout juste de 1900 — 2000 vecteurs et n'eussent pas eu, en acceptant cette proposition en 1970, à abandonner un certain nombre d'armes comme les USA dont le nombre de vecteurs dépasse la limite préconisée.

La réaction soviétique fut cependant décevante. Tout en manifestant un certain intérêt à l'endroit du projet, leur délégation continua d'insister sur la nécessité d'inclure dans un accord sur les vecteurs stratégiques les vecteurs « tactiques », comme l'aviation embarquée des Etats-Unis, capables d'atteindre le territoire soviétique. [1] Or, il est évident que des avions genre F-4 ou Starfighter ne représentent pas une menace sérieuse pour le territoire russe, d'autant moins que les Soviétiques possèdent quelque 700 engins balistiques à portée moyenne ou intermédiaire d'une portée de 2000 ou 3000 km dont la grande majorité est braquée sur l'Europe occidentale, et qu'ils ont quelque 500 Tu-16, bombardiers moyens d'une portée de 6000 km. A cet énorme potentiel à portée moyenne, les USA ne peuvent rien opposer d'équivalent. Si cette attitude soviétique inspirait des doutes quant à leur sincérité, leur contre-projet de ce printemps démontra avec toute la clarté voulue qu'ils n'étaient pas intéressés à un arrêt de la course aux armements. Car ce qu'ils opposèrent au projet américain n'était qu'une limitation des engins antiengins ou de leurs rampes de lancement à un effectif d'une centaine à peu près, ce qui avait clairement pour but d'empêcher la mise en place de Safeguard, le système américain destiné à protéger les engins des USA contre une attaque soviétique.

C'est dans cette situation que fut rendue publique la déclaration commune des deux gouvernements qui suggère pour l'immédiat une solution très limitée où l'accent serait mis sur la défense antiengins, mais où l'accroissement de l'effectif de SS-9 soviétiques serait également arrêté.

Entre-temps, un quotidien américain — spécialisé, semble-t-il, dans l'indiscrétion, le New York Times, à qui l'on devait déjà les fameuses révélations sur la guerre du Viêt-nam — a rendu compte d'une nouvelle proposition américaine (International Herald Tribune des 24 et 25

[1] Voir Strategic Survey 1970, The Institute for Strategic Studies.

juillet 1971). D'après le journal, elle prévoit deux choses: Une limitation des installations de lancement pour fusées offensives; ensuite, et c'est l'essentiel, la fixation d'une date — si possible en 1971 — à partir de laquelle aucun nouveau silo pour engin et aucun nouveau sous-marin porte-engins ne pourraient être construits, et aucun silo ou sous-marin en voie de construction ne pourrait être achevé. Ce plan dont l'authenticité n'a pas été confirmée nous semble vraisemblable parce qu'il correspond, pour l'essentiel, à celui d'il y a un an. Les Russes ont maintenant plus de 2000 vecteurs à grande portée, donc presque le même nombre que les USA. Comme son prédécesseur, il n'empêcherait pas l'amélioration des engins existants. L'introduction des Minuteman III et des Poseidon qui remplacent des modèles plus anciens pourrait se poursuivre, mais le nombre des SS-9 serait limité à un peu plus que 300 engins. Les bombardiers ne tomberaient pas sous cette limitation.

Les Soviétiques vont-ils accepter le projet américain? Devant l'attitude qu'ils ont adoptée jusqu'ici dans les SALT, on est enclin à répondre par la négative. En refusant le plan américain et en poursuivant leur effort d'armement, ils prouveraient qu'ils ne veulent pas contribuer à freiner la course aux armements. Ils démontreraient que le but des efforts entrepris au cours des dernières années consiste à surpasser nettement les Etats-Unis au niveau stratégique, voire à acquérir une capacité de première frappe — but que, selon toute vraisemblance, ils n'atteindraient d'ailleurs pas.

Heureusement, il n'est pas acquis que telle sera leur réaction. Qu'ont-ils à gagner à ce jeu en admettant que les Etats-Unis ne se laissent pas paralyser par leurs pacifistes? Le potentiel économique des USA est grandement supérieur à celui de la Russie. De plus, certains indices inclinent à une appréciation plus optimiste des chances du succès des SALT: Le déploiement de fusées intercontinentales soviétiques s'est ralenti en 1970, la mise en place de SS-11 s'est, d'après M. Laird, arrêtée. Les négociations se poursuivent, il y a la déclaration commune du 20 mai et les dirigeants soviétiques ont parfois donné l'impression d'être réellement intéressés à un succès des négociations.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine: c'est des décisions prises à Moscou dans les mois à venir que dépendra le succès ou l'échec des négociations.

Capitaine EMG Dominique BRUNNER